

Procès-verbaux des séances

Séance du 30 Janvier 1965 :

M. Jean CHOPART : « *Souvenirs personnels des événements de Septembre 1914* ». M. Chopart, alors âgé de 6 ans, vivait chez ses parents à Vaux-sous-Laon. Au spectacle de l'exode général, la maman confia l'enfant à des amis qui gagnaient Château-Thierry, où demeuraient les grands-parents M. et Mme Gaudé-Planson, 6, quai des Baigneuses. Mme Chopart devait le rejoindre le lendemain. Malgré la peur qui était « dans l'air », les grands-parents, âgés, ne sachant où se rendre décidèrent de rester sur place. Bientôt le bruit se répand que les Prussiens sont à Frangealet. Les commerçants posent leurs volets, et l'on se met fièreusement à aménager les caves voûtées. Toute la soirée et une partie de la nuit, canons, fusils, mitrailleuses entrent en action d'une rive à l'autre de la Marne. La maison de l'avenir de l'Aisne « Imprimerie Schneider », l'épicerie Gaudé-Beck, offrent au matin du 3 un spectacle lamentable. Vers 8 heures, l'occupation de la ville par l'ennemi est complète. La maison Gaudé loge un général, amateur excessif de cognac et de champagne. Bientôt, plus de pain. Par bonheur arrive de Crouy, abondamment approvisionné, une voiture de boulanger abandonnée. Le pillage général commence et se poursuivra les jours suivants. La famille Chopart-Gaudé va rendre visite au grand-oncle Hébert Planson à Courteau. La tante est encore toute émue d'avoir assisté à un combat très dur de cavaliers sur la route de Paris. Le 9 Septembre, le bruit de bataille reprend, se rapproche, venant cette fois du sud. La plupart des occupants déguerpissent de bonne heure, ne laissant qu'une faible arrière-garde dans les rues et sur le vieux-château. Les 75 en viennent vite à bout. Bientôt, nos cavaliers arrivent, et, rapidement, occupent notre cité. La joie des habitants est immense. La jeune sœur de M. Chopart fait arrêter un allemand qu'elle avait vu entrer dans les ruines du Café Français. Jean en signale un à l'école maternelle de la place Thiers ; l'homme est embroché par un cuirassier sous les yeux de l'enfant terrifié. Le collège Jean de La Fontaine est vite aménagé en hôpital avec « les Dames de France » comme infirmières Mmes Linet, de Corlieu, Pangaut, Gaudé-Planson etc... Mme Cousin comme concierge. Il arrive parfois que des témoins de ces événements lointains viennent à Château-Thierry, relatent leurs souvenirs, tel, dernièrement, M. Paul Alaux de Narbonne, ancien sous-officier au 19^e Dragons, du 1^{er} Corps de cavalerie.

Séance du 25 Février 1965 :

M. HARDY : « *Contribution à l'Histoire du Protestantisme dans la Généralité de Soissons* ». Au lendemain de la proclamation de l'Édit de Nantes, quatre foyers de protestantisme

se dessinaient nettement dans la Généralité de Soissons : en Thiérache, dans le Vermandois, dans la Vallée de l'Oise, dans la Champagne de Château-Thierry. Là, comme dans le reste du Royaume, la pacification religieuse ne fut acceptée sans réserves ni par les catholiques ni par les protestants, mais l'habileté de Henri IV parvient tant bien que mal à calmer les esprits. Il se produit, même en quelques régions, et tout particulièrement dans celle d'Essôrees, un rapprochement notoire entre les deux confessions. Mais la mort du Roi et les malades-ressources de la Reine-mère menaçaient de tout remettre en question. Alors intervient Richelieu qui, sans autre dessein que d'empêcher la formation d'un État dans l'État, abat la résistance armée des protestants, tout en se gardant de les attaquer dans leur foi, et les foyers éloignés des puissants groupements du Midi comme de la citadelle rocheloise restent alors à peu près sans histoire.

Cet essai de coexistence pacifique se prolonge avec Mazarin. Mais bientôt un puissant mouvement d'opinion, se disant alarmé par les progrès de tout ordre réalisés par les protestants, s'évertue à réveiller l'ancien antagonisme et la persécution reprend à petits coups dans la Généralité de Soissons. Avec Louis XIV, elle redevient systématique, et bientôt l'exode vide les régions intéressées d'éléments de population particulièrement actifs et de moralité exemplaire.

Si l'on s'en tient aux actes officiels, l'attitude du pouvoir sous la Régence de Philippe d'Orléans reste ce qu'elle était sous le règne précédent, mais une politique sensiblement plus libérale se révèle dans le détail des faits ; il est vrai qu'à la majorité de Louis XV et sous le ministère du duc de Bourbon, un vent de persécution se lève à nouveau, surtout sous la pression de l'évêque de Nantes, Lavergne de Tressan, mais les intendants, au contact des réalités, s'efforceront pour la plupart d'atténuer les effets de la fameuse Déclaration du 14 Mai 1724, qui passait en cruauté toutes les législations antérieures. Au demeurant, le duc de Bourbon ne tarda pas à tomber en disgrâce et il fut remplacé en 1726 par l'ancien précepteur de Louis XV, l'évêque de Fréjus, qui, peu après, deviendra le Cardinal de Fleury.

Fleury, alors âgé de 73 ans, n'avait rien d'un persécuteur. Surtout désireux d'assurer la prospérité économique et soucieux d'entretenir de bons rapports avec deux puissances protestantes, la Grande-Bretagne et la Hollande, il n'a en vue que l'apaisement et demande tout juste aux protestants une soumission apparente. A sa mort, l'épiscopat avait bien essayé de faire revenir le pouvoir aux pratiques de persécution, mais vers 1760, sous l'influence du mouvement philosophique les milieux éclairés réagirent vivement contre une politique qui n'avait pas même l'avantage de rétablir le calme.

En 1787, Louis XVI, qui par tempérament répugne à la violence, abroge, à la demande de deux de ses plus sûrs conseillers, Turgot et Malesherbes, la Déclaration de 1724 et

fait admettre par le Parlement un Édit de tolérance, qui rend leurs droits civils aux non-catholiques et qui, dans notre région, ne soulève aucun incident fâcheux.

Séance du 27 Mars 1965 :

M. HURTRET : « *Le Marquis de Sade* ». Fils d'un diplomate, né à Paris en 1740, Donatien, Alphonse, François, Marquis de Sade, est issu d'une vieille famille Française originaire d'Avignon, qui fournit plusieurs évêques, viguiers et magistrats à la ville de Marseille. L'un de ses membres, Hugues de Sade, dit « le vieux », Syndic d'Apt en 1348, avait épousé en 1325, Laure de Noves, la belle provençale, immortalisée par les rimes de Pétrarque. Elle possède encore un représentant à Condé-en-Brie, notre excellent collègue le Comte de Sade.

Donatien prend part à la guerre de Sept ans comme capitaine de Cavalerie, et s'y conduit héroïquement. De retour à Paris, il épouse en 1766 la fille du président de Montreuil. Il succède à son père en 1767, comme lieutenant général de Bresse, Bugey et Valmorey. L'année suivante, ses bizarries lui valent un emprisonnement de quelques mois au château de Saumur, puis à celui de Pierre-Encise. En 1722, une seconde poursuite sous accusation d'empoisonnement le fait s'enfuir à Gênes. Le parlement d'Aix le condamne à mort par contumace. Emprisonné, par ordre du roi de Sardaigne, dans la forteresse de Miolans, il parvient à s'échapper au bout de six mois, vit tantôt en Italie, tantôt en France ; la présidente de Montreuil, qui le poursuivra de sa haine durant vingt ans, ayant obtenu contre lui une lettre de cachet, il est arrêté à Paris en 1777 et conduit au château de Vincennes, puis de là transféré à Aix, où l'on recommence son procès : un nouvel arrêt le condamne pour « débauche outrée » à un éloignement de Marseille pendant trois ans et à cinquante livres d'amende. Mais, toujours justiciable de la lettre de cachet, il est à nouveau enfermé au donjon de Vincennes, où il fait la connaissance de Mirabeau dans une rencontre tragi-comique, puis à la Bastille et enfin à Charenton. Il en est tiré par le décret de l'Assemblée Nationale, abolissant les lettres de cachet (1790). Il réussit en 1792 à se faire nommer secrétaire de la section des Piques ; il aura là l'occasion de prendre sa revanche sur sa persécutrice : on amène un jour devant lui deux suspects, le président et la présidente de Montreuil. Magnanime, le ci-devant Marquis de Sade les laisse aller. Mais, emprisonné lui-même pour modérantisme, il ne recouvre la liberté qu'après Thermidor.

C'est au cours de la période révolutionnaire que de Sade peut publier un certain nombre des œuvres écrites pendant ses longues années d'incarcération. Outre un drame en prose, il publie plusieurs romans. L'un d'eux, jugé scandaleux, détermine son arrestation par la police du Premier consul en 1801. Enfermé à la prison de Sainte-Pélagie, il est transféré en 1803 à l'asile des fous de Charenton, où il reste jusqu'à sa mort en 1814.

Son œuvre abondante, manifestation d'un tempérament dé-sordonné et d'un esprit d'une intense curiosité, a mérité, à cause de son extrême liberté d'expression, d'être longtemps étouffée par toutes les censures. Pourtant, Sainte-Beuve, remarquait déjà que Sade et Byron étaient « les plus grands inspirateurs de nos modernes ». Nietzsche et Freud ont dit ce qu'ils devaient à Sade. Et la critique du XX^e siècle a reconnu l'importance d'une œuvre au centre de laquelle il y a la révolte d'un homme libre contre la société et le créateur. Elle a apprécié aussi la valeur d'une analyse psychologique que la science moderne a souvent confirmée.

Séance du 29 Avril 1965.

M. HARDY : « *Contribution à l'Histoire du Protestantisme dans la Généralité de Soissons* ». Deuxième partie dont le résumé a été présenté précédemment.

Du 30 Avril au 9 Mai 1965 à l'Hôtel de Ville.

Exposition des œuvres des peintres du Val de Marne.

Les 8, 9 et 10 Mai 1965.

M. Ladureau présente ses œuvres à son domicile.

Séance du 28 Mai 1965.

M. LADUREAU : « *Souvenirs de 1900 à 1914* ». 1900 à 1914 sont les lointains souvenirs d'un jeune étudiant aux Beaux-Arts, un rapin comme on disait alors. Vie ardente et laborieuse malgré les apparences, parmi un monde assez matériel et souvent moins sérieux que ces jeunes artistes. Une bohème naturelle et candide, indifférente au reste du monde, mettait une réelle poésie au quotidien. En ce temps faussement appelé, maintenant, la Belle Époque, une vie dure mais riche d'espoir suivait son destin, car nulle publicité, alors, nulles combinaisons mercantiles ne faussaient les valeurs. C'est dans ce climat très sain, très humain et généreux que vivaient les artistes, les littérateurs aussi. Lointains souvenirs d'où surgissent les ombres chères des Tharaud, du grand Verhaeren, de Charles Péguy, de Max Jacob, de Francis Carco et de tant d'autres. Souvenirs que peuvent évoquer Gérard Bauer et Mac Orlan et Dorgelès et ce cher Dunoyer de Segonzac et l'auteur de ces modestes souvenirs d'un temps où Paris gardait encore un décor presque semblable à celui où Balzac fit vivre sa Comédie si humaine. En moins de 100 ans tout un passé effacé et jeté sans regrets dans la préhistoire.

M. André LEFEBVRE : « *Paul Claudel* ». Paul Claudel, le plus grand poète contemporain, le dernier survivant de cette génération qui comptait Proust, Gide, Valéry, est né le 6 août 1868 à Villeneuve-sur-Fère, aux confins de la Champagne et de l'Ile-de-France, au cœur de ce pays privilégié qui, déjà, avait donné à nos lettres un Racine et un La Fontaine.

Fils d'un conservateur des hypothèques, il passe son enfance à travers une série de petites villes dans le Nord-Est et la région parisienne. Mais jusqu'en 1881, date de la mort de son grand-père de Villeneuve, il fait de fréquents et longs séjours dans son village natal. De bonne heure, il découvre là le rythme prosodique qui sera jusqu'au bout son langage naturel.

Sa famille se transporte en 1882 à Paris. Il fait ses études à Louis-le-Grand, puis à l'École de Droit et à l'École des Sciences Politiques. Admis au concours des Affaires Étrangères, il est nommé consul à New-York en 1893. C'est le début d'un long voyage à travers le monde, où il représentera la France pendant 43 ans, pour terminer sa carrière en 1935 comme ambassadeur à Bruxelles. Chemin faisant, il écrit.

Claudel laisse une œuvre immense, prose et poésie, qui ne ressemble à aucune autre, et qui remplit la première moitié de ce siècle littéraire français.

C'est à Villeneuve-sur-Fère, où il venait régulièrement en vacances quand il était petit garçon, que Claudel a, pour la première fois, ouvert les yeux sur le monde. Il faut lire ses « Rêves » dans *Connaissance de l'Est*, un des sommets de la prose française : « Et je me revois à la plus haute fourche du vieil arbre dans le vent, enfant balancé parmi les pommes... ». C'est là qu'il a planté *La Jeune Fille Violaine*, entre tous ses drames le plus pur et le plus élevé, la plus belle flèche, à coup sûr, de son édifice lyrique, drame enraciné dans la terre et dans une terre qui n'est pas n'importe laquelle, mais la terre de Tardenois. On a dit de *La Jeune Fille Violaine* que c'était une symphonie céréale, où le drame s'inscrit dans la succession des travaux et des jours. Tout ce que Claudel sait, c'est la terre qui le lui a enseigné. Il a interrogé l'immense horizon vallonné de son pays de Tardenois, vers le Nord, où les champs de betteraves succèdent aux champs de blé, et il l'a introduit tout entier dans son œuvre avec les arbres, les labours, les oiseaux, les villages : Arcy, Chevoche, Braine, Bruyères, Combernon, Coûfontaine, Dormant, Monsanvierge, Cœuvre, Mara, Sygne, Violaine, la douce, douce Violaine...

Claudel a écrit l'épopée des temps modernes, que nul avant lui n'avait écrite et que nul n'écrira après lui, car nous sommes entrés dans un nouvel âge du monde. Son œuvre n'a pas encore pénétré dans tous les esprits, il le savait et se considérait comme un auteur posthume.

Paul Claudel, cet inconnu, est mort le 23 février 1955, à 87 ans, en pleine jeunesse.

Séance du 3 Juillet 1965.

M. FAGOT : « *Le Camp des Romains à Montlevon* ». Fouilles effectuées de 1953 à 1964.

Mme DYKE : « *Un cartographe et deux abbés à l'époque révolutionnaire* ». En 1963, le Cabinet des Estampes présenta

une exposition de la « carte à jouer » à la Bibliothèque Nationale. Les premières dataient du XIV^e siècle et la gamme s'étendait jusqu'aux effigies récentes de Touchagues et de Picart le Doux. La surprise, concernant notre ville de Château-Thierry, consistait en une série de cartes révolutionnaires portant cette mention : « Jeu de Cartes Historiques de la Révolution Française composé des devises républicaines, du calendrier révolutionnaire, du système métrique, de la division géographique de la France et de la Déclaration des Droits de l'Homme — Édité à Égalité-sur-Marne (Château-Thierry) par Pézu en 1790-92 ».

Chaque carte porte une explication des éléments, une devise patriotique ou un enseignement moral. Des figures allégoriques présentant des attributs nombreux et divers personnifient les saisons. Le civisme est à l'honneur, l'instruction à la mode, la morale, marquée du sceau révolutionnaire au long des phrases tracées par une fine écriture encadrant ces effigies. Il faut noter que le triangle de la franc-maçonnerie y figure en bonne place. Des couleurs douces nuancent certains éléments de ces cartes. Citons également les cartes numérales de primidi à décadi. Et maintenant cherchons ensemble la personnalité de Pierre Bézu né à Soissons le 17 Avril 1753.

Nous avons des lacunes sur sa jeunesse mais nous connaissons le tableau qu'il peignit à trente ans pour le Capitaine des Archers de Château-Thierry. Il fut peintre et — peut-on présumer — papetier, habita au 7 de la rue des Cordeliers, fut le gardien de la Loge maçonnique qu'il décora lui-même.

Le révolutionnaire Thiébaut fut son « frère en maçonnerie ».

Bézu mourut en notre ville le 23 Mars 1837 à 85 ans. Il figure sur notre État Civil comme « Peintre en Décors ».

Il est curieux d'opposer à ce « pur » de la Révolution deux abbés contemporains de Bézu, tous deux natifs de Château-Thierry.

Pierre Chauvet, né le 14 Décembre 1739. Inquiété au Couvent des Frères Minimes de Chaillot sous la Terreur, il devint à Passy le « bon abbé Chauvet » au milieu d'une population qui « chérît sa mémoire ». Il mourut le 8 Juin 1827 après avoir considérablement agrandi l'église et s'être montré la Providence des humbles.

Son portrait figure à la Société Historique du XVI^e arrondissement.

Dans la même paroisse l'abbé Bertherand de Longprez (1743 à 1831) qui fut profès à Prémontré et prieur à Val-Séry d'où le chassa la Révolution, exerça pendant 20 ans avec sagesse et bonté.

Septembre.

Exposition organisée par les Amis des Arts à Épaux-Bézu. Imagerie du Haut-Clignon.

Séance du 25 Septembre 1965.

M. HARDY : La société rurale dans la Généralité de Soissons.
« *Moulins et Meuniers* ».

Séance du 30 Octobre 1965.

M. R. JOSSE : « *Mademoiselle de La Fontaine et son mari à Châtillon-sur-Marne* ». (Cette note a d'abord été adressée à la Société d'Agriculture, Arts, Sciences et Lettres de la Marne, et lue ensuite à Château-Thierry).

Marie Héricart, née à La Ferté-Milon, était fille de Louis Héricart et d'Agnès Petit — le patronyme est des plus communs, et les Petit fourmillent partout en France. Dans la région, on trouve deux familles Petit parmi les familles notables : l'une a pour centres principaux Château-Thierry, Fère et Coincy, l'autre Châtillon-sur-Marne et Braine. Toutes deux ont donné quantité de magistrats locaux, et on peut se demander si elles n'ont pas une souche commune. Agnès Petit, la mère de Marie Héricart, appartenait aux Petit de Châtillon. Ceux-ci étaient seigneurs d'Urtebise et de Bayeux (Baslieux). Son père, Charles Petit, était procureur du Roi aux Eaux et Forêts de Châtillon. Sa mère était Marie Moët, de cette famille même dont le nom est mondialement connu maintenant, grâce au grand vin que nous savons.

On retrouve les ancêtres d'Agnès Petit à Braine, à Chéry-Chartreuve (un collatéral, abbé de Chartreuve).

L'oncle d'Agnès Petit, Jacques Jannart, époux d'une autre Marie Héricart, fut substitut de Fouquet au Parlement de Paris.

Marie Héricart, l'épouse du fabulist, avait reçu en dot 10.000 livres de biens fonciers venant de sa mère, donc probablement dans la Marne, et la ferme de Dammart, dans l'Aisne. Louis Héricart, son frère, avait reçu un bien sis à Châtillon, moins important que la ferme de Dammart. Or, on le sait, les affaires du ménage La Fontaine - Héricart n'étaient pas des plus brillantes.

Aussi, pour se procurer un peu d'argent frais, Jean de La Fontaine négocia avec Louis Héricart l'échange de la ferme de Dammart contre le bien sis à Châtillon, assorti d'une certaine somme d'argent.

L'argent ne donna malheureusement pas les résultats escomptés, et l'argent resta... au frais. Comme il en fallait malgré tout, Jean vendit le bien de Châtillon.

Il revint cependant dans la patrie d'Urbain II, puisque jusqu'en 1671, il fut Maître des Eaux et Forêts de Château-Thierry, et eut les Eaux et Forêts de Châtillon sous sa coupe. Après, nous ne savons plus rien.

Monsieur Beaujean a fait remarquer que les ennuis de Jean de La Fontaine, en ce qui concerne l'argent, étaient bien explicables. Tout ceci en effet se passait au moment de la Fronde et de la Guerre des Lorrains, et on sait ce que notre

région souffrit à ce moment. Et puis, les La Fontaine n'étaient pas riches...

**

« A Fère, en 1888, une « soirée concertante ».

L'auteur a retrouvé, dans des vieux papiers, une invitation à une « soirée concertante », donnée à Fère, le 21 avril 1888. Et cela l'a amené à penser aux distractions de nos ascendants pas tellement lointains...

A la fin du XIX^e siècle, on ne se déplaçait pas comme maintenant. La voiture en était à ses balbutiements, prendre le train ne se faisait que dans des cas assez importants, et on se contentait, pour se distraire, de chercher ses loisirs dans une zone à portée de carriole...

On allait plus souvent au café, où l'on prenait l'apéritif. Celui-ci, au contraire du digestif, ne se prenait pas encore à la maison.

Quant aux soirées, on les passait en famille, souvent en écoutant des amateurs jouer du piano, du violoncelle... ou du cornet à pistons.

Outre les fêtes locales, dont les plus imposantes étaient celles de l'archerie, on organisait des bals et des soirées.

On distribuait d'abord abondamment le programme. Celui-ci était reproduit par une petite imprimerie locale, souvent purement lithographique. A Fère, l'imprimeur lithographe était Bonnet, fils de l'instituteur, parent de Bonnet-Casquette, marchand de chapeaux, et de Bonnet-la-Robe, marchand de nouveautés.

Voici le programme retrouvé :

CAFÉ DU COMMERCE

Dimanche 21 Avril 1888

— SOIREE CONCERTANTE —

offerte par les amateurs de la ville

au profit de la caisse des pupilles

— PARTIE VOCALE —

M. HERBULOT

Aimons, Buvons - Les Pompiers Je suis aimé pour moi-même
Souvenir du Village Chanson du vin
Premier baiser d'amour Le Garde Municipal

M. DEPREZ

Sommes-nous prêts - Ma belle Alsacienne

A la lueur de la chandelle

M. A. MEUNIER

M. BINART

Les suites d'un premier lit C'est Prosper que j'veux ramène
Dedans les fleurs Qu'en pensez-vous ?

La contrebasse perdue

MM. BINART et DEPREZ

Briscart et Pitou, duo

— PARTIE INSTRUMENTALE —

M. PASQUIER

Le tour du monde, duo pour piston et piano

MM. JEANNE et BINART

Valses, Variations, duos

pour piano, flûte, maramba, etc...

avec accompagnement d'orchestre rustique.

ENTRÉE LIBRE

Les dames sont admises - On commencera à 8 h. 1/2

C'était simple, bon enfant, et éclectique... avec un peu de comique, du sentimental, une partie patriotique et du comique trouper...

Au fait, ces gens qui s'amusaient si simplement étaient-ils tellement plus malheureux que nous ? Il appartient à chacun de répondre...

Séance du 27 Novembre 1965 :

M. André LORION : « *Le Champenois et la Parisienne* » ou « *La Fontaine et Mme de Sévigné* ». A la suite d'Em. Faguet et de Sainte-Beuve qui se plurent à rapprocher les talents littéraires de ces écrivains, j'ai recherché les affinités qu'ils ont eues et les relations qui ont pu les réunir.

Ils appartenaient à la même génération (l'un né en 1621, l'autre en 1626) et goûterent d'abord à la « préciosité » mais s'en débarrassèrent assez vite, surtout La Fontaine.

C'est Fouquet, en son château de Vaux qui réunit le Champenois et la Parisienne. Celle-ci, jolie veuve, sage mais non prude apprécia les épîtres, les contes, les premières fables du Bonhomme. Fidèles à l'amitié, ils ne cachèrent pas leur sympathie à Fouquet disgracié, qui les avait accueillis et rapprochés. Une belle élégie et une lettre émue le rappellent.

La Fontaine dédia une de ses fables : le Lion amoureux à la fille de l'aimable Marquise, la froide Grignan. Celle-ci estimait-elle l'art du fabulist ? Sa mère, en toute occasion, lui conseille de lire les œuvres de son poète préféré, œuvres

qu'elle recommande aussi à ses amis : La Rochefoucauld, Mme de Lafayette, à son cousin Bussy-Rabutin.

Le 1^{er} livre des fables paraît en 1671 : « Quels chefs-d'œuvre que ces petites comédies ! Cela est peint ! » avoue-t-elle, enthousiaste, et c'est elle qui nous apprend que la malicieuse fable : le Curé et le mort est inspirée d'une aventure macabre arrivée au curé de M. de Boufflers.

En 1678 paraît le second livre : « Elles sont divines » écrit-elle de ces nouvelles fables et tout au long de sa correspondance elle fait allusion aux plus connues, se révélant amie sage et constante du poète.

Goût de la nature, tendance à l'indépendance d'esprit (l'une aimait les Jansénistes, l'autre les Libertins) mais révérence commune envers le Roi, tout cela rapprochait les deux écrivains qui, devant la mort, montrèrent les sentiments les plus édifiants. Ultime apparentement du Champenois et de la Parisienne qui, plus que d'autres alors, posséderent la finesse, le charme et cette légèreté ailée de caractère indéfinissable mais propre à notre génie national, et qu'on appelle l'esprit français.
